

Bona Vista, preuve fort mince, il faut l'avouer; nous ne nous arrêterons donc pas davantage à cette première opinion.

Le second sentiment paraît s'appuyer sur quelque chose de plausible. On prétend que Cabot a pris terre sur la côte du Labrador, au Détroit de Belle-Isle. Voici ce qui porte à penser ainsi : Cabot a donné une carte du pays où il est débarqué, malheureusement cette carte, précieuse à plus d'un titre, est maintenant détruite; mais on a conservé l'inscription qui se trouvait au bas, et qui est ainsi conçue : " Il a découvert ce pays où nul homme avant ce temps ne s'était aventuré, le 24 juin 1497, vers 5 heures du matin. Il nomma ce pays Prima Vista, *vu le premier*. Il donna à l'île qui s'étend en face de la côte, le nom de l'île St. Jean, parce qu'elle fut découverte le jour de la St. Jean-Baptiste." Dans l'opinion que nous exposons en ce moment, tout ceci s'explique naturellement : la Prima Vista se trouve sur la côte du Labrador, et l'île St. Jean n'est autre que l'île de Terre-Neuve. Dans ce cas, le *grand marin* (c'est ainsi qu'on a appelé Cabot) se dirigea ensuite vers l'Ouest, et ayant visité les Côtes de la Nouvelle-Ecosse, retourna en Angleterre où ses récits produisirent une profonde impression.

Il y a cependant sur le lieu où débarqua Sébastien Cabot une troisième opinion, soutenue par plus d'un juge compétent : on soutient que la terre où le *Mathew* est allé aborder est le Cap Nord, c'est-à-dire l'extrémité Nord du Cap Breton, et que l'île décrite comme s'étendant en face de cet endroit est l'île du Prince-Edouard qui, de fait, a été connue pendant longtemps sous le nom de l'île St. Jean. Cabot aurait ensuite suivi la côte sud du Golfe St. Laurent, et serait peut-être monté jusqu'à Québec; puis longeant la côte Nord, il se serait dirigé vers Terre-Neuve, qu'il aurait prise pour un Archipel, et poursuivant sa course jusqu'à Chesapeake, il serait parti de là pour l'Angleterre. Il est difficile de faire un choix entre les deux dernières opinions, la *second* qui est plus simple, offre peut-être, à cause de cela, une plus grande probabilité. Toutes deux sont dignes de respect. Cabot n'a pas écrit le récit de son voyage; voilà, sans doute, pourquoi on le connaît moins que d'autres voyageurs relativement sans importance.

L'année qui suivit les événements que nous venons de raconter, le *grand marin* entreprit un second voyage, toujours pour trouver le passage des Indes; cette fois, il longea les côtes de l'Amérique jusqu'à la Floride. Lors même qu'on ne lui accorderait pour son premier voyage que le titre de découvreur de Terre-Neuve, son second voyage lui donne un droit incontestable au titre de découvreur de l'Amérique du Nord, et place, par conséquent, son nom, immédiatement après celui de Christophe Colomb, découvreur de l'Amérique du Sud.

Après tout ce que nous venons de voir, il semble naturel que l'Angleterre ait comblé Sébastien Cabot d'honneurs et de richesses; mais il n'en fut pas ainsi. D'ailleurs, quand le véritable génie a-t-il jamais rencontré autre chose que l'ingratitude ou la basse jalousie?

Que l'on soit homme ou Dieu, tout génie est martyr.

Le roi Henri VII, crut faire beaucoup en lui donnant dix livres de récompense; il fit marquer cette bagatelle parmi les dépenses tirées de sa propre bourse, sans doute pour que la postérité n'ignorât point qu'il avait été généreux à l'égard du grand marin.

Cabot demeura encore longtemps en Angleterre, et se fit toujours aimer par sa modestie et son esprit d'entreprise, mais surtout par son génie; cependant, il ne parvint pas à attirer les regards du roi pour qui il eût pu faire de si grandes choses. Il se décida enfin à passer en Espagne; le roi de ce pays le prit à son service et lui confia même la charge de Pilote Major du Royaume. Il put alors reprendre les explorations maritimes qui étaient son bonheur et sa vie. Il fit un grand nombre de voyages en Amérique, découvrit le Brésil, et exploita les rivières de la Plata et du Paraguay.

L'Espagne s'est couverte d'une gloire immortelle en protégeant les deux plus grands génies de cette époque : Christophe Colomb et Sébastien Cabot.

Lorsqu'Edouard VI monta sur le trône, Cabot retourna en Angleterre, et fut nommé Pilote-en-Chief, avec une pension de cent-soixante-six livres par année. Il devint immédiatement l'âme de toutes les entreprises commerciales et maritimes, et ce fut lui qui, avec le concours de quelques autres personnes, ouvrit le commerce entre la Russie et l'Angleterre.

Son ami, Richard Eden, nous a laissé quelques détails sur ses derniers moments.

Le vieux marin avait encore dans l'oreille cette musique des vagues, qu'il avait tant aimée. Il se croyait encore ballotté sur cet océan où son aventureuse jeunesse s'était tracée un chemin, et dont il avait pénétré presque tous les mystères en le traversant tant de fois et en tant de sens. Dans les accès d'une fièvre brûlante, il disait qu'il avait reçu, par inspiration divine, un moyen nouveau et infaillible de trouver la longitude, lequel il ne lui était pas permis de dévoiler à aucun mortel. Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, probablement à Londres; mais on n'a rien d'absolument certain à ce sujet, non plus que sur la date de sa mort. Nul ne sait donc où reposent ses cendres. " Pas un petit monument n'a été élevé pour perpétuer le souvenir du plus noble et du plus brave capitaine qui ait jamais commandé un vaisseau anglais."

Il a découvert le continent de l'Amérique du Nord, et pas une rivière, pas une anse, pas la moindre langue de terre ne porte encore son nom. Ses cartes et ses discours n'ont jamais été publiés. L'ingratitude devrait avoir des bornes.

Au lieu d'élever un monument à Nelson, comme pour froisser nos affections françaises, les Anglais du Canada auraient fait une action beaucoup plus rationnelle et plus glorieuse, en élevant un monument à Sébastien Cabot. Nous aurions tous été heureux de mettre la main à cet acte de tardive reconnaissance.

On sait qu'il existe dans les galeries de quelque particulier d'Angleterre un portrait de Sébastien Cabot, peint pour Edouard VI par le grand maître Holbein. Ce portrait, dit-on, est admirable de ressemblance; la pose en est fière et hardie, bien qu'il représente Cabot dans un âge avancé. La stature est noble et imposante, les traits profondément marqués et le regard profond annoncent un penseur et un homme d'une grande force de caractère. Celui qui reproduirait ce portrait par une gravure, ferait certainement un acte méritoire.

Nous allions oublier un fait qui a son intérêt. Lorsque le Prince de Galles visita l'île de Terre-Neuve, en 1860, on lui présenta un magnifique chien, un *terre-neuve*, bien entendu, qu'on avait préalablement baptisé du nom de Cabot. Il faut avouer qu'on aurait pu faire mieux pour honorer le découvreur de l'île.

Nous avons dit que Sébastien Cabot cherchait, comme les autres voyageurs de son temps, la route la plus courte pour aller aux Indes. Il devient évident aujourd'hui que, sans le

savoir, il avait trouvé cette route. Le temps n'est peut-être pas éloigné où des voyageurs, partis de l'Europe, jetteront en passant un rapide coup-d'œil sur la Prima-Vista de Cabot, puis s'élançant sur une machine dévorant l'espace, en route pour le Pacifique, la Chine et le Japon.

MEINER.

COURRIER D'ONTARIO.

LES AGRÈMENTS DE LA CAPITALE.

CHAPITRE I.

Cool Burgess, commandant-en-chef d'une petite troupe de blancs, qui fait tout son possible, le soir, pour figurer respectablement en nègres, doit nous arriver, aujourd'hui jeudi, veille de la Toussaint. Il jouera avec ses Artistes, passés au noir, demain, jour de la Toussaint, et après demain, jour des Morts.

Cool Burgess, qui s'annonce au bas de ses portraits comme le plus grand comédien du temps, ce qui n'engage à rien, n'est pas tenu de consulter mes goûts sur les jours où il convient de s'abstenir de toute performance, en noir de fumée et..... en sabots. Toujours est-il que s'il avait pris mon avis là-dessus, je l'aurais fortement engagé à ne pas barbouiller ses hommes, ces deux jours-là, quitte à leur mettre double et triple couche de suie, durant toute la première semaine de Novembre.

Du reste, je suis tout prêt à reconnaître que Cool Burgess est pleinement dans son droit lorsqu'il convie le public à son théâtre, demain soir, juste à l'heure où les catholiques, et pas mal de protestants prient pour leurs morts. Seulement, il ne devra pas s'étonner, si une grande partie d'entre nous, se prive du plaisir d'aller applaudir, cette fois, " le plus grand comédien du temps," et renonce à se désopiler la rate aux spirituelles saillies de ses distingués collaborateurs. Si son droit est de performer, le nôtre est de s'abstenir.

••

Lorsque Cool Burgess se prépare, lui et ses hommes, à faire une descente, dans une ville, il commence par expédier aux épiciers de l'endroit tout un colis de ses photographies. Portraits grandeur naturelle, portraits en buste, portraits de profil, de trois quarts, de quart et une fraction; nous en voyons briller un musée complet chez l'honorable corporation des épiciers.

Evidemment Cool Burgess tient à être le Capoul de l'Amérique. Capoul est un joli ténor dont il se vend, assure-t-on, des millions de portraits tous les ans. Il est joli garçon, élégant de manières, superbe de souplesse dans le jarret, magnifique de grâce dans sa façon de saluer le public, bref.... un vrai bourreau des cœurs. Dame aussi, les femmes en raffolent. On raconte à ce sujet mille et mille choses, que je ne vous redirai pas. Toujours est-il que Capoul—(j'entends sa photographie) est fort demandé sur la place de Paris, et qu'on l'exporte un peu dans les cinq parties du monde.

••

Cool Burgess, " premier comédien du temps," n'est pas encore aussi dévoré que Capoul, mais on le voit beaucoup chez les épiciers. C'est peut-être le chemin des cœurs. Un homme accroché à une vitrine, en pose de planer avec un certain dédain sur les jambons, les andouilles et les saucisses, me paraît merveilleusement placé pour plaire à un sexe qui aime assez qu'on meurt de faim pour lui. Or, un homme qui n'éprouve que mépris pour la viande fumée ou hâchée même; que ne parvient à distraire ni le raisin bleu qui épanouit ses belles grappes à ses pieds, comme pour lui en faire hommage, ni la meule de fromage, qui a tout l'air, dans son humble coin, de s'offrir à lui servir de piédestal, est manifestement destiné à crever de faim un jour ou l'autre, pour l'amour de vous, made-moiselle.

••

Si je dis cela, vous comprenez que c'est par pure plaisanterie; car, loin de crever de faim, M. Burgess, s'il n'est déjà riche, réalisera certainement une grande fortune. En ce noble pays d'Amérique, où les arts se développent comme par enchantement, Cool Burgess et ses Arcadiens ont entrepris de moraliser les masses, en ouvrant leur âme aux choses du beau, du grand et du vrai, et cette belle carrière sourit toujours à ceux qui l'embrassent—ce qui montre, entre parenthèses, qu'elle n'est pas bégueule. S'ils se transforment en nègres pour accomplir leur mission, c'est pour frapper d'avantage, par le contraste.

CHAPITRE II.

M. Cool Burgess s'intitule pompeusement " le premier Comédien du temps," au bas de ses photographies.

Eh bien, lecteurs, je confesse avec un noble empressement que je vous avais initié en erreur. Cool Burgess n'est pas le colosse de prétentions dont j'avais crayonné une esquisse à grands traits. J'avais mal lu, ou m'a mémoire m'a mal servi, lorsque j'ai dessiné cette menteuse silhouette.

M. Cool Burgess ne s'est pas bombardé " le plus grand Comédien du temps;" il se contente du titre modeste de " Prince des Comédiens."

Il reconnaît implicitement qu'il peut y avoir au-dessus de lui soit le Roi, soit le Sultan, soit le Shah, soit le Czar, soit l'Empereur, soit enfin le Taicoun des Comédiens. C'est noble et grand, et cet acte de modestie rehausse master Cool de plusieurs pieds dans mon estime.

Cool Burgess, vous le voyez, n'est donc pas le monstre d'orgueil que je vous avais peint; c'est un beau vase d'humilité, qui reluit, à la grande lumière des lustres, comme une aile de corbeau sous un rayon de soleil.

••

Mais dans le royaume des ménestrels, c'est sans doute le génie qui décide de la principauté et de la royauté.

Le premier qui fit roi fut un soldat heureux.

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux.

Cette grande vérité morale et sociale s'applique aussi bien aux nègres folâtres qu'au reste des nations.

Après avoir fait son stage comme prince des Comédiens, Cool Burgess a donc grande chance d'être appelé un jour à recueillir la couronne, de qualité de " roi des Comédiens."

Puisse-t-il alors garder en son cœur cette douce semence d'humilité, qui pousse aujourd'hui de si belles tiges! Puisse-t-il conserver ce fond de modestie touchante, qui fait couler les larmes d'attendrissement que je vois perler aux cils des pauvrières de toutes mes sensibles lectrices!

••

Malheureusement, l'histoire est là pour nous montrer com-

bien il est difficile de s'arrêter, lorsqu'une fois on a entrepris d'escalader le sommet des grandeurs de ce monde.

Napoléon fut d'abord consul, puis consul à vie, puis empereur en France, roi en Italie! il lui fallut une couronne en Hollande, et une autre en Espagne, pour deux de ses frères; il lui fallut la couronne de Naples pour son beau-frère. Puis, non content d'avoir réduit l'Autriche, annihilé la Prusse, et affaibli l'Angleterre, il lui fallut entreprendre la campagne de Russie, qui fut le commencement de la débâcle, dont le rocher de Ste. Hélène fut la fin.

J'ose espérer que Cool Burgess se rappellera toujours ce grand exemple, et qu'il saura tenir en laisse ses immenses aspirations.

Napoléon fut vaincu en définitive par un capitaine de médiocre génie, Arthur Wellesley, duc de Wellington.

Et, tandis qu'il perdait sa couronne, et qu'il allait mourir à Ste. Hélène, n'a-t-on pas vu l'un de ses généraux, et non des meilleurs, Bernadotte, aller fonder en Suède une dynastie royale, qui subsiste encore et qui n'est plus même contestée?

••

Que Cool Burgess s'inspire de l'exemple de Bernadotte; qu'il sache se tenir tranquille, une fois le front ceint du bandeau royal des ménestrels.

Mes lecteurs pourront croire que je fais le pédant dans les lignes ci-dessus, ce sera un erreur. J'y prends seulement le ton grave et solennel qui convient aux princes de ce monde. Cool Burgess étant " le prince des Comédiens," je ne puis lui parler comme je parlerais à un marchand de tabac qui.... frise la quarantaine.

UN SOLITAIRE.

LES MOUSTIQUES.

Un événement politique! la nomination du Recorder de Québec.

M. St. Pierre était fermier chez ma grand-mère et toutes les fois qu'il entra chez elle et qu'elle lui offrait un siège, il répondait invariablement :

" Oh madame, vous êtes trop politique!"

On offre un siège, pas un siège même, mais un banc et d'autres prétendent que ce n'est qu'un escabeau pour arriver au banc; eh bien! siége, banc ou escabeau qu'importe? je veux parler de ce sur quoi s'assied le Recorder, on l'offre à M. Delagrave et de tous côtés le public, ou si vous l'aimez mieux, M. St. Pierre, répond : " Ah pardon, vous êtes trop politique M. du Gouvernement." On ne va-t-on pas fourrer la politique aujourd'hui? On la met partout ailleurs que chez elle, et le plus souvent la place qu'elle doit occuper reste vide. Mauvaise ménagère, elle ouvre l'oreille à tous les cancans et va de porte en porte ramasser les commérages;—pendant ce temps la soupe brûle. Nous en mangeons tous de cette soupe-là : n'est-il pas vrai que trop souvent elle sent le roussi?

En réalité, le gouvernement n'a pas voulu faire de politique en nommant M. Delagrave Recorder. Il n'y a que M. St. Pierre qui pourrait le dire. Tout simplement il a offert un siège au plus digne. M. Delagrave a déjà refusé une position de juge dans la presqu'île de Gaspé, exilé déguisé, servitude dorée, chaînes masquées d'hermine. Il fallait pour être juge là-bas, cesser d'être habitant de Québec, renoncer à la promenade autour des vieux murs, abandonner des amis qui acquièrent chaque jour un plus grand prix parce qu'ils se font plus rares; renoncer aux douces aisances du foyer, de longue main préparées, et M. Delagrave a plus de cœur que d'ambition, il s'est contenté d'être le second dans Rome.

Nul, moins que M. Delagrave, ne s'est mêlé de politique. Il a épousé sa profession et lui a gardé fidélité. Plus heureux que bien d'autres qui se sont livrés à cette maîtresse acariâtre et ruineuse " Madame la politique" il a vu la fortune s'asseoir à son foyer et la douce quiétude d'esprit planer sur son chevet.

Disons que le ministère a eu la main heureuse. Pour ma part j'applaudis à son choix et si demain M. Delagrave était nommé juge, j'applaudirais encore.

Il y a eu des mécontentements. Un député entraînait à menacer de tourner le dos au ministère. " Prenez une bonne prise de tabac, lui a-t-on répondu, et éternuez votre désappointement."

Ne croyez-vous pas qu'il y a une bonne loi à faire? une loi qui interdirait à tout député l'accès des fonctions publiques, pendant la durée de son mandat et au moins six mois après. Que de pressions indues seraient enlevées du coup! sans compter l'estime et la confiance populaires qui manqueraient à vue d'œil autour des hommes politiques. Ils marcheraient là-dedans jusqu'au genou, tandis que maintenant cela effleure à peine leur semelle. Le mérite politique consiste à se mettre au-dessus d'aussi intimes considérations.

M. Cazeau se fait élire député à Bellechasse. De meilleur député on ne pouvait guère en désirer. Aussi, connaissant sa valeur, on lui fit bien promettre que pour aucune considération il ne renoncerait à son mandat. A peu de temps de là, il est nommé juge et il accepte. Quelle a été la conséquence? La conséquence a été que les comtés de Bellechasse et de Montmagny, jusque là toujours conservateurs, ont passé armes et bagages dans le camp de l'opposition. Cela doit donner à réfléchir, et si de cette réflexion, la loi dont j'ai parlé allait sortir, je dirais au gouvernement, non pas comme M. St. Pierre, mais dans le sens apprécié du mot : " Vous êtes vraiment politique."

••

J'ai vu deux ex-députés morts, tous deux dans les mêmes appartements, le bon M. Ruel, c'était l'année dernière, et M. Dubord, il n'y a que quelques jours. Le cadavre de M. Ruel était dans un lit, celui de M. Dubord sur le plancher, attendant l'examen *post mortem* du coroner.

Peu d'hommes ont été plus populaires que M. Dubord. Il suffit pour en être convaincu de se rappeler qu'il a trouvé quinze mille votes dans Québec, là où il y en avait à peine cinq ou six mille.

Dans un temps, il a été constructeur en bâtiments, marchand de bois et riche;—sur ses derniers jours il a vu le vent de la fortune tourner contre lui, mais il n'en est pas moins resté en possession de la considération et de l'estime de tous ceux qui l'ont connu.

On m'a conté, que vers l'âge de 36 ou 37 ans il s'était épris d'une jeune beauté québécoise, dont le père, très riche, dirigeait une des premières maisons de commerce de cette ville. Il sonda les intentions du père, glissa le mot de mariage.

—Comment? lui répond celui-ci, vous voulez vous marier. Et pouvez-vous seulement loger, faire vivre une femme?

Trois mois après, la belle maison qu'occupe M. Renaud, sur les remparts, près de la côte de la *Canoterie* était bâtie, meublée et occupée par M. Dubord, le tout payé argent comptant. A peu de temps de là, il rencontre le père de la jeune fille